

... Au moment où il porte à sa bouche sa première cuillerée de potage, la porte s'ouvre, et un troisième pauvre, auquel il a donné rendez-vous, mais qu'il avait oublié, paraît.

Le prêtre lui fait signe d'entrer et le force de s'asseoir à sa place.

— Mais vous, mon père, lui dit un voisin. — Moi, je dînerai demain, répond le prêtre; je puis attendre, j'ai dîné hier.

L'anecdote nous a été racontée par un artiste de Pôdeon. — Noailles Daunay, — qui mange parfois dans le même restaurant que le bon prêtre et ses pauvres.

Le hasard vient de renouveler, pour un malheureux ouvrier de ferme de Guffrey, comté de Cavan, le supplice du cheval emporté. Cet homme s'était rendu dans un pré, où deux chevaux de son maître étaient au vert. Etant parvenu à saisir l'un des chevaux, il se prépara à l'emmener; mais la queue de l'animal à demi sauté traînait jusqu'à terre. L'homme, pour éviter qu'elle se salât à la poussière du chemin, voulut la nouer au moyen d'un lasso. Malheureusement, un mouvement brusque du cheval fit sauter le lasso, qui s'enroula au poignet de l'homme. Celui-ci trébucha. Le cheval effrayé prit sa course; passa par la porte ouverte et sauta sur la route, traînant derrière lui sa frêle victime.

On essaya d'arrêter le cheval, mais il n'en courut que plus fort. Ce ne fut qu'à un demi-mille de là qu'un homme fut assez courageux pour se jeter à la tête du cheval, et parvint à le contenir. Quand on détacha l'ouvrier, il n'était pas mort, mais il était tombé dans un évanouissement dont il ne devait pas sortir. Son visage était tellement défiguré qu'il était méconnaissable; ce n'était plus qu'une bouillie sanglante. Quelques heures après, il rendait le dernier soupir. — Ce malheureux avait à sa charge sa mère et cinq enfants.

— On lit dans le Courrier de Lyon :

Il y a quelque temps, un jeune homme se brûla la cervelle, rue Mornand, sous les yeux d'une jeune fille nommée Julie R... dont il était épris et qui avait refusé d'agréer sa recherche en mariage. Lorsque, au bruit de la détonation, on accourut, on trouva le jeune homme sans vie et la jeune fille immobile comme une statue, les bras étendus, dans l'attitude que lui avaient donnée l'effroi. On essaya de la faire revenir à elle, mais ses membres, comme ceux d'un mannequin de bois, à l'usage des artistes, gardaient avec une insurmontable rigidité la position qu'on leur donnait. Elle était cataleptique.

Au bout d'une demi-heure, l'accès cessa; la détente eut lieu par une éruption de larmes et de sanglots, et la jeune fille se trouva rétablie dans son état normal.

Le lendemain, à l'heure précise où la veille s'était manifesté l'accès, Julie R..., qui était dans un salon plein de monde, reprit subitement, au grand étonnement des spectateurs, la pose qui, dans son immobilité, la faisait ressembler à la statue de l'effroi. Les jours suivants, toujours à la même heure, le même effet se reproduisit. Les secours de l'art étaient restés impuissants, du temps seul on attendait la guérison de cette affection étrange, et toutes les précautions avaient été prises pour que les accès n'entraînaient aucun accident.

Julie R... aimait beaucoup les oiseaux. Hier elle s'amusa à embellir la prison fleurie dans laquelle chantaient deux petits musiciens du Bengale. Dans cette occupation favorite, elle avait oublié que l'heure de son accès approchait. Au moment où, montée sur une chaise, elle

voulait replacer à son clou la cage des captifs, une secousse violente étendit ses membres: elle lâcha la cage et, perdant l'équilibre, tomba elle-même dans la cour. Quand on vint la relever, elle vivait encore, et elle put faire connaître ce qui s'était passé; mais, malgré les soins qu'on s'empressa de lui donner, elle ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

## VARIÉTÉS.

### LA DESTRUCTION.

VISION.

(Suite. — Voir notre numéro du 10 juin.)

Le fantôme le poussa doucement vers le noir glaçon qui devenait toujours plus immense. Dans ses profondeurs s'amoncèrent les débris des enveloppes des corps qu'avaient habités les âmes des animaux; sur les hauteurs glissaient les êtres d'un cœur plus noble: les enveloppes des anges anéantis étaient tantôt un rayon de soleil perpendiculaire et immobile, tantôt un son prolongé sans vibration, tantôt une vapeur sans mouvement; mais, au-dessus de cette effroyable image de la destruction, se tenait seul, et sur l'extrémité la plus élevée du glaçon, un être voilé. Lorsque le blanc fantôme passa près de cet être, le voile se détacha: Ottomar reconnut le Christ mort, le Christ sans résurrection, et dont toutes les plaies se mirent à saigner de nouveau à l'approche du blanc fantôme.

Ottomar tomba sur ses genoux, qui n'avaient plus la force de le porter, éleva ses regards vers le noir linceul qui s'arrondissait toujours au-dessus de sa tête, et murmura cette fervente prière:

« Dieu de bonté, ramène-moi sur la terre, pour que je puisse de nouveau y rêver à la vie!

Pendant qu'il priait ainsi, les ombres ensanglantées des mondes bouleversés glissaient sur le large linceul que la tumée des décembres du passé étendait dans l'espace. Le blanc fantôme y allongea ses antennes et dit à Ottomar: « Maintenant je vais attirer la terre à toi; puis je te dirai qui je suis.

Et les pointes noires de ses antennes s'élevaient toujours plus haut; une légère déchirure du sombre linceul s'enlumina; s'enroula et livra passage à notre terre, qui se précipita vers le fantôme, comme attirée par le regard fascinant et la gueule d'un serpent. Et pendant qu'elle descendait ainsi, il pleuvait du sang et des larmes, parce qu'il y avait sur sa surface des batailles et des tourments de tout genre.

La terre, devenue transparente, planait avec tous ses peuples vivants au-dessus des peuples morts incrustés dans le noir glaçon; son axe était un long cercueil en pierres d'aimant, avec cette inscription: *Fragilité*; et dans son centre étincelait un feu rond au milieu duquel fondait la clef du long cercueil. Une épaisse couche de moisi couvrait toutes les fleurs; les prairies s'étaient converties en cette peau verte et gluante qui s'étend sur les mares; les forêts n'étaient plus que des mousses, et les ceintures des montagnes, des roues hérissées d'épines.

Sur cette terre décolorée, toutes les horloges sonnaient à la fois et sans aucune interruption; aussi les heures devenaient-elles des siècles, et aucune vie n'allongeait plus le temps. On voyait les hommes croître, devenir rouges et longs, puis se courber et se coucher, tant ils étaient devenus gros et gris; et cependant ils étaient tous contents. Oui, ils étaient contents en dépit de la mort, qui, sillonnant à travers les générations de la manière la plus irrégulière, frappait

tantôt le cœur ardent d'une mère, tantôt le front uni et rond d'un enfant, le crâne chauve d'un vieillard et la joue fleurie d'une jeune fille. C'est que tous ces hommes avaient une consolation. Les yeux des mourants se détachaient, pleins d'espoir, du regard noyé de larmes des êtres aimés qui leur survivaient, et tous se disaient: — Derrière cette mort, nous nous retrouverons pour ne plus jamais nous séparer.

Le fantôme s'adressa de nouveau à l'homme et dit:

— Regarde, je vais te montrer comment je vous détruis.

Un cercueil devint transparent. Dans le cercueil amolli de la créature humaine qui se décomposait dans ce cercueil, le Moi, entouré d'une bourse moisie et séparé du cœur brisé, dormait d'un sommeil froid et sombre.

— Fantôme menteur! s'écria Ottomar, le Moi existe toujours! Qui pourrait étouffer cette étincelle?

— L'effroi! répondit le fantôme. Regarde encore.

L'église d'un village s'était entr'ouverte, le couvercle d'un cercueil de plomb se leva, et dans ce cercueil, Ottomar vit son propre corps se décomposer et son cerveau se gonfler et défoncer son crâne; mais, dans ce cerveau en fermentation, il ne vit aucun point lumineux; et le fantôme lui dit:

— C'est moi qui t'ai retiré de ce cerveau, ton corps est mort depuis longtemps.

Et de ses antennes froides et tranchantes il toucha l'homme et murmura:

— Connais enfin l'effroi, et meurs tout entier!

Un soleil se précipita tout à coup à travers l'espace; il fondit l'immense glaçon noir, décrivit en mugissant des arcs innombrables, et laissa derrière lui un flot de lumière; et l'éther ainsi sillonné devint sonore comme les cordes d'une harpe incommensurable.

Ottomar nageait dans cet éther; une giboulée de petits globules de neige lumineuse tombait autour de lui, et parfois l'éclair d'un soleil volant descendait jusque dans les abîmes de cette blanche nuit, et une douce chaleur suivait ces éclairs. L'épais et large brouillard de lumière nageait sur les sons qui résonnaient à travers l'éther, et tout se mouvait avec les vagues de ce brouillard; bientôt cependant il tomba en larges flocons de lumière, et Ottomar vit l'éternelle création s'étendre dans l'infini. Au-dessus et au-dessous de lui passaient des soleils voyageurs; et chacun de ces soleils traînait à travers le ciel, par la puissance de ses doux rayons, une terre embellie de tout le charme d'un printemps fleuri. Les vapeurs condensées des soleils étaient déjà descendues bien bas dans l'éther sous la forme d'une étincelante nuée chargée de neige; mais l'homme, soutenu par les vagues d'un long et puissant son de luth, nageait encore dans l'azur du ciel, lorsque l'immensité de l'éther résonna comme si une main toute-puissante agitait les cordes de l'instrument divin de la création.

Des échos joyeux vibraient dans tous les mondes; des printemps invisibles volaient à travers les airs qu'ils embaumaient de torrents de parfums; des terres bien heureuses passaient sans être vues, mais en laissant après elles le murmure de la béatitude; des flammes nouvelles voltigeaient autour des soleils; la mer de la vie vacillait comme si son sol incommensurable se soulevait; une chaude tempête faisait voler pélemêle des rayons de soleil, des arcs-en-ciel, des hymnes de bonheur et des nuées de parfum échappées du calice des roses.

(La suite au prochain numéro.)

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

## FORGES ET FONDERIES DE NANTES.

BANQUIERS A PARIS: MM. BOURON & C., 44, rue Laflitte.

A Nantes, MM. BROUSSET et fils.

ÉMISSION: Dernière série: UN MILLION.

ACTIONS: 500 francs payables moitié comptant, moitié fin septembre.

Commandes actuelles: Trois Millions pour les chemins de fer et les navires.

Bénéfices: 46 % pour le premier exercice.

Directeurs: MM. BABONNEAU et NICOLAS, anciens directeurs propriétaires de forges et fonderies.

On souscrit chez les banquiers de la Compagnie et à la Caisse Bretonne, à Nantes. Envoyer de la province les fonds à l'ordre de MM. BOURON & C. 546

Il y a quelque temps que nous nous sommes promis de faire l'éloge mérité des portraits exécutés par M. Williams.

Les résultats obtenus par le travail consciencieux de cet artiste, sont des plus remarquables.

M. Williams a résolu le problème d'une grande ressemblance jointe à une pureté de ton exempte de critique, surtout au point de vue de l'exagération des couleurs. — Pas d'épreuves douteuses, pas de ces couleurs qui se ternissent au bout de quelques jours. Le miroitage affreux des portraits exécutés sur plaques, n'existe pas.

Le succès de M. Williams sera durable, et nous lui prédisons un long séjour dans notre ville.

## AVIS.

Le sieur Charles LEFEBVRE, vérificateur de travaux et seul représentant des ardoisières de Saint-Barnabé, pour les départements du Nord et du Pas-de-Calais, a l'honneur d'informer MM. les architectes et entrepreneurs, qu'ayant fait faire de grands changements et améliorations dans ses formes d'ardoises, l'on trouvera toujours, aux dépôts de Wazemmes, Saint-André-lez-Lille, Dunkerque et Saint-Omer, des ardoises faites d'une qualité de pierre grêue-siliceuse, non spongieuse, et auxquelles la mousse ne s'attache pas, reconnue supérieure par la Commission des bâtiments civils du département du Nord des ingénieurs civils et militaires, et notamment encore par MM. les architectes des églises de Wazemmes.

Tous ces dépôts ont de grands approvisionnements d'ardoises de tous genres et de toutes grandeurs, qu'il fournira à des prix très-avantageux, attendu l'importance de la clientèle qu'il a su s'acquies.

S'adresser, pour Lille et les environs, au magasin, faubourg de la Barre-lez-Lille, rue d'Armentières, 44.

Pour Dunkerque: à MM. Béhagle frères, rue des Sœurs-Blanches, 10.

A Saint-Omer: à M. Bertelot, quai du Haut-Pont. (494)

## CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 14 juin 1857.

Sommes versées par 47 déposants, dont 12 nouveaux fr. 6,955 00

12 demandes en remboursement » 5,275 95

Les opérations du mois de juin sont suivies par MM. François Frasez et Requiart-Serépél, directeurs.

## KARMESSSES.

Dimanche 21 Juin.

Bondues, Ennetières-en-Weppes, Faches, Gruson, Hantay, Lille (procession), Lambersart, Watrelot, Wavrin.

— Oui, je le répète.

— Le sang fermente et brûle dans mes veines; un ouragan qui gronde dans mon sein, qui mugit à mes oreilles, emporte mes pensées. Tu as raison, je suis malade, très-malade. Ne partages-tu pas mon avis?

— Quel avis?

— Que l'existence est une maladie, et la mort, la guérison.

— Prends garde à une rechute, André; plus de folie! Si tu veux recouvrer la santé, il faut agir, participer à la marche des événements... chercher à te rendre utile à toi-même et à d'autres.

— A d'autres, oui, à d'autres. Dis-moi seulement ce que je dois faire.

— Veux-tu gagner des distinctions?

— André secoua la tête.

« De l'honneur?

— Non.

— La faveur de l'impératrice?

Il sourit amèrement.

« Dieu me damne, André, tu es un mauvais Russe. Tu ne rêves pas ta souveraine et tu n'aimes pas ton pays. »

— André s'élança vivement de sa place. Ses yeux s'agrandirent et ses joues se colorèrent d'une faible rougeur. Il leva de nouveau le poing sur la tête d'Iwan, tandis que de l'autre main il le saisissait par l'épaule.

« Ne réitère pas ton accusation, Iwan, ne me pousse pas à la fureur.

— Un Russe agit sans se plaindre; toi, tu te plains et tu n'agis pas.

— Ah!

— Un Russe obéit aveuglement; toi, tu ne fais que raisonner et tu n'obéis jamais.

— Iwan! Iwan!

— Un russe révère son souverain avec abnégation; toi, tu ne rêves que toi-même, et tu méprises la faveur de l'impératrice.

— Tu ne me comprends pas.

— Un Russe prend le monde tel qu'il est, et ne s'abandonne pas aux écarts de sa propre imagination.

— Je t'en prie, Iwan, dis-moi ce qu'il faut faire.

— Je respecte tes sentiments; mais je soutiens que ton amour est de la démence. Tu aimes une morte!

Des mouvements convulsifs contractèrent la physionomie d'André.

« Connais-tu le mythe d'Hercule et d'Antée? Le combat de l'homme contre l'amour en est le pendant. Comme Antée, l'amour est né de la terre; dès qu'il la touche, il en reçoit de nouvelles forces, des forces invisibles qui triomphent d'Hercule. Mon amour aussi se nourrit de la terre, car celle que j'aime est vivante; le tien, au contraire, n'a point de base solide, celle que tu aimes étant morte. Tu ne peux triompher de ce sentiment que par une mâle résolution. »

— André écoutait attentivement.

« Tu luttas contre un vain fantôme, poursuivait le comte, remarquant combien il avait déjà gagné de terrain; tu es victime des rêves absurdes. Comment cela finira-t-il? A l'hôpital des fous. »

— André baissa les yeux.

« Tu es fort comme un lion, et tu possèdes de la perspicacité, du cœur et de la tête, du courage et de l'audace, en un mot, tout ce qu'un homme peut désirer; mais tu ne désires rien, et, au lieu de mettre ces qualités à profit, tu laisses perdre les unes et tu tournes les

autres contre toi-même. »

Nous avons déjà dit que le jour déclinaît, et que le soir ramenait l'ombre et la fraîcheur.

Tout à coup une vive lumière inonda comme par enchantement la pièce où se trouvaient les deux frères.

Elle provenait de l'illumination du parc, qui terminait toujours la fête de saint Pierre et saint Paul.

Des milliers de voix, frappant l'air de cris d'allégresse, se mêlèrent en ce moment aux sons de la musique.

— André leva les yeux et prêta l'oreille. Orloff lui prit la main.

« Entends-tu, lui dit-il, ces manifestations de joie? Sois homme et tu jouiras aussi de ton existence. Je te confierais bien des choses si j'étais sûr de toi. »

— André, qui était resté debout, saisit la main du comte avec une franche cordialité.

« Tu n'es pas sûr de moi, prétends-tu, Iwan? Tu es injuste à mon égard. Dis-moi ce qu'il faut faire, et tu verras que je suis un homme. »

— Tu sais que la Russie a été en guerre avec la plupart de ses voisins pendant le règne de l'impératrice.

— Je le sais.

— Tu n'as pris part à aucune de ces guerres?

— Non.

— Ne comprends-tu pas ce que cela peut faire dire de toi? On te regarde comme un lâche. »

Le peu de sang qui colorait encore le visage d'André disparut tout à coup.

« Lâche! Qui a dit cela? Nomme-le moi, que je le tue! Lâche! »

Ses yeux étincelaient; il serrait convulsivement les poings.

« Iwan, poursuivait-il, après avoir réprimé avec peine son premier mouvement de colère, fais de moi ce que tu voudras; mais fournis-moi l'occasion de prouver que je ne suis pas un lâche. Ton esprit est supérieur au mien, je l'avoue; eh bien, donne un aliment à mon activité, et je ne me laisserai pas de sitôt. Lâche! moi? un Orloff!... Tu promets, n'est-ce pas, de me donner quelque chose à faire? Tu es mon frère et tu dois tenir à mon honneur. Veux-tu que j'aie la guerre, ou que je m'attaque à mes camarades, et que je les tue comme des chiens? »

— Ni l'un ni l'autre, il faut...

— Parle!

— Veux-tu sauver une malheureuse jeune personne?

— Volontiers... Que faut-il faire?

— On l'entraîne à sa perte par des intrigues et des cabales.

— Je la sauverai.

— Mais elle ne voit pas elle-même le malheur qui l'attend, et elle pourrait bien résister.

— Sois sans inquiétude.

— Tu connais mademoiselle Willanow.

— Je la connais.

— En ce moment retentit un coup de canon tiré en l'honneur de l'impératrice.

« Entends-tu? »

— Est-ce de Willanow que l'on menace l'honneur et la vie?

— On tire... entends-tu?...

— De quelle manière peut-on la sauver?

— La czarine est descendue dans le parc, il faut que je te quitte.

RIDDERSTAD.

(La suite au prochain numéro.)

On souscrit chez MM. BOURON & C., MM. BOURON et C., 44, rue Laflitte, à Paris. — A Nantes, chez MM. BROUSSET et fils, et à la Caisse Bretonne, 11, rue de la Bretonne, à Nantes. — Verser en province les fonds au crédit de MM. BOURON et C.